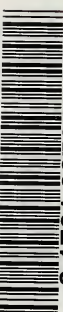


Pamph
LE
T

ALFRED TENNYSON



3 1761 09704623 9

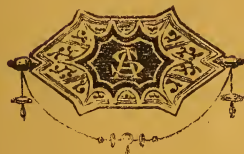
ENOCH ARDEN

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

EM. DUGLIN

Professeur d'Anglais au Collège de Beauvais
Officier d'Académie.



BEAUVAIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE PAUL DRUBAY
7, RUE DES JACOBINS, 7

1889

ENOCH ARDEN

ALFRED TENNYSON

ENOCH ARDEN

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

EM. DUGLIN

Professeur d'Anglais au Collège de Beauvais
Officier d'Académie.



381355
4.6.40

BEAUVAIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE PAUL DRUBAY
7, RUE DES JACOBINS, 7

1889



Digitized by the Internet Archive
in 2014

<https://archive.org/details/enocharden1889tenn>

NOTICE SUR A. TENNYSON

Tennyson (Alfred), poète lauréat de l'Angleterre, est né le 6 août 1809, dans une paroisse du comté de Lincoln, où son père était pasteur. Il fit d'excellentes études à l'Université de Cambridge et y remporta un des prix de poésie. De bonne heure indépendant par la fortune, il put se livrer à loisir aux travaux d'esprit et ne donner au public que des œuvres consciencieuses et longuement méditées. Après s'être marié, il a presque constamment vécu loin du monde, dans une maison de campagne aux environs de Londres, ou dans l'île de Wight.

Tennyson excelle dans la peinture des sentiments tendres et délicats ; sa sensibilité naturelle se traduit en beaux vers élégiaques, pleins, harmonieux. Le caractère religieux et moral de sa poésie a beaucoup contribué à sa popularité. On l'a surnommé « le plus classique des romantiques Anglais ».

Ses principaux chefs-d'œuvre sont : *In memoriam*, l'*Ode sur les funérailles de Wellington*, *Maud*, les *Idylles du Roi*, *Enoch Arden*.

E. D.

Beauvais, le 9 septembre 1889.

ENOCH ARDEN

DE longues lignes de falaises, en s'interrompant, ont laissé une ouverture, et dans cette ouverture l'écume de la mer bouillonne sur les sables jaunes ; plus loin, on aperçoit un groupe de toits rouges autour d'un petit quai, puis une église en ruine ; plus haut, une longue rue monte jusqu'à la tour élevée d'un moulin ; et derrière ce moulin, à l'horizon, une dune grise avec des tumulus danois. Enfin, un bois de coudriers, fréquenté en automne par les chercheurs de noisettes, verdoie dans une excavation arrondie comme une coupe, et creusée dans cette dune.

Sur cette plage, jouaient, il y a cent ans, trois enfants de trois différentes familles ; Annie Lee, la plus gentille fillette du port ; Philippe Ray, le fils unique du meunier et Enoch Arden, le fils d'un rude matelot qui avait péri dans un naufrage, pendant l'hiver, et l'avait rendu orphelin ; ils jouaient au milieu des débris et des engins du port, des lourds rouleaux de cordages, des noirs filets de pêche, des ancres aux dents rouillées et des bateaux mis à sec. Ils bâtissaient, avec du sable, leurs châteaux chancelants pour les voir submergés par le flot ; ou bien, ils poursuivaient les vagues blanches ou les fuyaient, et, chaque jour, ils laissaient leurs petites empreintes de pas que, chaque jour, l'onde effaçait.

Une grotte étroite s'enfonçait sous la falaise ; les enfants y jouaient au ménage. Enoch était le maître un jour, le lendemain, c'était Philippe ; quant à Annie, elle était toujours la maîtresse ; mais, parfois, Enoch gardait sa place pendant une semaine : « C'est ma maison, et voici ma petite femme » disait-il. — « C'est la mienne aussi » répliquait Philippe « chacun son tour. » Si quelquefois ils se querellaient, Enoch étant plus robuste, restait le vainqueur. Alors Philippe, dont les yeux bleus étaient tout inondés des larmes d'une impuissante colère, s'écriait : « Je te hais, Enoch. » La petite femme pleurait alors pour lui tenir compagnie, les suppliait de ne pas se quereller à cause d'elle et disait qu'elle serait leur petite femme à tous deux.

Mais quand la rose aurore de l'enfance fut passée, et que tous les deux ressentirent la nouvelle chaleur du soleil montant de la vie, tous les deux fixèrent leur cœur sur cette même jeune fille. Enoch déclara son amour, mais Philippe aimait en silence ; la jeune fille semblait avoir plus d'affection pour Philippe que pour lui. Cependant elle aimait Enoch, bien qu'elle ne le sût pas, et qu'elle l'eût nié si on le lui eût demandé. Enoch avait toujours en vue un certain projet : économiser jusqu'au dernier sou pour acheter un bateau et créer un foyer pour Annie. En effet, il réussit de telle sorte, qu'à plusieurs lieues à la ronde, le long de cette côte, aux brisants battus par la tempête, il n'y avait pas de pêcheurs plus heureux, plus hardi ou plus prudent dans le danger qu'Enoch. Il avait aussi servi pendant une année, à bord d'un vaisseau marchand et était devenu marin consommé. Trois fois, il avait arraché une vie humaine à l'horrible tourbillon des flots qui entraînent tout. Tout le monde l'estimait ; et, avant d'avoir atteint son vingt et unième printemps, il avait acheté son bateau et créé pour Annie un foyer gentil, semblable à un nid, à mi-chemin de la rue étroite qui montait jusqu'au moulin.

Or, par une soirée d'automne, les jeunes gens, se mettant en fête, et se munissant de cabas, de sacs, de paniers, grands et petits, s'en allèrent cueillir des noisettes dans le bois de coudriers. Philippe se trouvait en retard d'une heure (son père était malade au lit, et avait besoin de lui). Mais quand il eut gravi la colline et fut à l'endroit où la lisière inclinée du bois commence à descendre doucement vers le ravin, il vit un couple, Enoch et Annie, assis la main dans la main. Dans les grands yeux gris d'Enoch, sur sa figure bronzée, rayonnait un feu calme et sacré comme celui d'un autel. Philippe regarda, et dans leurs yeux et sur leurs visages, il lut sa sentence. Alors, comme leurs têtes se rapprochaient, il poussa un soupir, se retira à l'écart, et, comme une bête blessée, il se glissa dans les profondeurs du bois. Là, tandis que les autres étaient bruyants dans leurs réjouissances, lui, sans être vu, eut son heure sombre ; puis il se leva et s'en alla, emportant dans son cœur une soif qui devait durer toute sa vie.

Les autres furent mariés, et gaiement sonnèrent les cloches ; gaiement s'écoulèrent les années, sept années heureuses, sept années de bonheur, de santé, de bien-être, de mutuelle affection et d'honnête travail. Puis des enfants ; d'abord une fille. Au premier cri de son premier enfant s'éveilla en lui le noble désir de mettre de côté, jusqu'à son dernier sou, tout ce qu'il gagnait, afin de donner à son enfant une meilleure éducation que celle de son père et de sa mère. Ce même vœu fut renouvelé, lorsque, deux ans plus tard, lui arriva un fils qui devait être l'idole vermeille des moments de solitude de la mère, pendant que lui était sur les flots en courroux, ou durant ses courses fréquentes à terre. En effet, le cheval blanc d'Enoch, le butin maritime d'Enoch, enfermé dans des paniers d'osier, aux senteurs marines, son visage rude et hâlé par mille brises d'hiver, étaient connus, non seulement sur le marché, mais jusque

dans les allées feuillues par delà de la dune, jusqu'au portail couronné d'un lionceau, jusqu'à l'if taillé en forme de queue de paon, d'un manoir solitaire où le vendredi, Enoch était chargé des provisions.

A la fin, survint un changement, car toutes les choses humaines changent. A dix milles au nord de la petite rade, s'ouvrait un port plus large où Enoch avait coutume d'aller quelquefois par terre ou par mer. Or, un jour qu'il s'y trouvait, grimpant au haut d'un mât, le malheur voulut qu'il glissât et tombât ; quand on le releva, il avait un membre cassé. Et pendant qu'il gisait là-bas, attendant sa guérison, sa femme mit au monde un autre fils, un pauvre petit tout maladif. De plus, un concurrent s'empara de sa clientèle, lui enlevant ainsi son pain et celui de sa famille. Alors, bien qu'il fût un homme grave, posé et craignant Dieu, dans son inaction, le doute et la mélancolie s'abattirent sur lui. Il lui semblait voir, dans une sorte de cauchemar nocturne, ses enfants mener désormais une vie basse et misérable, au jour le jour, et sa femme, sa bien aimée, réduite à la mendicité. Alors il pria, : « Oh ! Dieu, sauvez-les de ce malheur, quoi qu'il m'arrive à moi. » Et pendant qu'il priait, le maître de ce navire sur lequel Enoch avait servi, ayant appris son infortune, vint le voir, car il le connaissait et l'appréciait. Il lui parla de son navire en partance pour la Chine et du besoin où il était d'un maître d'équipage. Partirait-il ? Plusieurs semaines encore devaient s'écouler avant que le navire quittât le port, ce port où il était. Enoch accepterait-il cette place ? Et Enoch accepta immédiatement, se réjouissant de la réponse faite à sa prière.

En ce moment, l'ombre de son malheur ne lui semblait pas avoir plus d'importance que lorsqu'un léger nuage traverse la route enflammée du soleil, et dessine au large un flot de lumière. Cependant, sa femme, ses enfants, quand il

serait parti, que feraient-ils ? Alors Enoch médita longtemps sur ses projets ; vendre son bateau — et cependant il l'aimait bien — que de fois il avait, avec lui, affronté les flots orageux ! Il le connaissait, comme un cavalier connaît son cheval ; et pourtant, il devait le vendre, et, avec le produit de cette vente, il achèterait des marchandises et des provisions et établirait pour Annie un commerce de tout ce qui est nécessaire aux marins et à leurs femmes. Ainsi, elle pourrait garder la maison pendant qu'il serait parti. De son côté, ne ferait-il pas aussi commerce de ce voyage, là-bas ? Ne recommencerait-il pas ce voyage plus d'une fois ? Oui, deux fois, trois fois, aussi souvent que ce serait nécessaire. A la fin, revenant riche, il deviendrait patron d'un plus grand navire, aurait tous ses jolis enfants bien élevés et passerait ses jours en paix au milieu des siens.

Ainsi, dans son cœur, Enoch avait tout combiné. Ensuite, se dirigeant vers sa maison, il trouva Annie toute pâle encore, allaitant l'enfant malade, son dernier-né. Elle s'élança vers lui, avec un cri de bonheur et lui mit entre les bras l'enfant débile. Enoch le prit, palpa tous ses membres, le soupesa et lui fit des caresses de père ; mais il n'eut pas le courage de dévoiler ses projets à Annie ; il attendit jusqu'au lendemain : alors il parla.

Pour la première fois, depuis qu'Enoch lui avait mis au doigt l'anneau d'or, Annie combattit la volonté de son mari. Elle ne lui fit pas une opposition querelleuse, mais, par ses prières répétées, ses larmes abondantes, ses baisers attristés et renouvelés pendant le jour et durant la nuit, (persuadée que le malheur sortirait de là) elle le pria, le supplia, s'il avait quelque souci d'elle et de ses chers enfants, de ne pas partir. Sans souci pour lui-même, ne s'inquiétant que d'elle, d'elle et de ses enfants, il la laissa plaider sa cause en vain ; bien qu'attristé, il persista dans sa résolution et la soutint jusqu'au bout.

En effet, Enoch se sépara de son vieux compagnon des mers, acheta pour Annie des marchandises et des provisions et s'occupa à pourvoir leur petite salle, donnant sur la rue, d'étagères, d'encoignures pour toutes les denrées. Aussi, toute la journée, et jusqu'au dernier moment, Enoch fit-il trembler sa jolie maisonnette du bruit du marteau, de la hache, de la tarière et de la scie. Pendant ce temps-là, Annie croyait entendre s'élever son propre échafaud; elle frissonnait et avait les oreilles qui lui tintaient jusqu'à ce que tout fut fini, et que la main soigneuse de son mari (l'espace était si étroit) se fût arrêtée après avoir rangé tout presque aussi proprement, aussi étroitement que fait la Nature pour ses fleurs et ses graines. Et lui, qui avait absolument voulu travailler pour Annie jusqu'à la dernière minute, il monta fatigué et dormit d'un lourd sommeil jusqu'au matin.

Et Enoch affronta cette matinée des adieux avec gaieté et courage. Toutes les craintes de son Annie, n'était qu'elles venaient d'Annie, n'excitaient que son sourire. Cependant Enoch, en homme brave et qui craint Dieu, s'agenouilla, et dans ce mystère où Dieu confondu avec l'homme ne fait qu'un avec l'homme confondu avec Dieu, il invoqua la bénédiction céleste pour sa femme et ses enfants, quoi qu'il lui arrivât; puis, il dit : « Annie, ce voyage, par la grâce de Dieu, amènera encore de beaux jours pour nous tous. « Garde-moi un clair foyer et un bon feu, car je reviendrai, « ma fille, sans que tu le saches. » Ensuite, berçant doucement le berceau du bébé : « Et lui, ce gentil petit, faible « et chétif (car je ne l'en aime que mieux pour cela) oui, « que Dieu le bénisse; il s'assiéra sur mes genoux; je lui « raconterai des histoires des contrées lointaines, je le rendrai joyeux quand je reviendrai à mon foyer. Allons, « Annie, allons, réjouis-toi avant que je parte. »

En l'entendant bavarder ainsi rempli d'espérance, elle se mettait presque à espérer elle-même. Mais quand il tourna

le cours de la conversation sur des choses plus sérieuses, prêchant dans son rude langage de marin, sur la Providence et la confiance dans le Ciel, elle entendait, entendait et n'entendait pas. Telle la jeune paysanne qui pose sa cruche sous la fontaine, rêvant à celui qui avait coutume de la remplir pour elle, entend et n'entend pas et laisse l'eau déborder de la cruche.

A la fin, elle parla : « O Enoch, tu es sage, et cependant, « malgré toute ta sagesse, je sais bien que je ne verrai « plus ton visage. »

« Quant à moi » dit Enoch « je reverrai le tien. Annie, « le navire sur lequel je pars, passera ici (il cita le jour); « procure-toi une lunette de marin, essaie de découvrir « mon visage et ris de toutes tes craintes. » Mais quand le dernier de ces derniers moments arriva : « Annie, ma « fille, » dit-il, « courage, console-toi, veille sur les en- « fants, et jusqu'à ce que je revienne, tiens tout comme à « bord, car il faut que je parte. Ne crains rien pour moi; « ou si tu crains, confie toutes tes frayeurs à Dieu; cette « ancre-là tient bon. N'est-il pas là-bas dans ces régions « les plus lointaines de l'Orient? et si j'y vais, puis-je m'é- « loigner de lui? la mer est à lui, la mer est à lui; c'est lui « qui l'a faite. »

Enoch se leva, entoura de ses bras robustes sa femme abattue et embrassa ses enfants frappés d'étonnement. Quant au troisième, le petit malade, qui dormait après une nuit d'insomnie fiévreuse, et alors qu'Annie aurait voulu le lever, Enoch dit : « Ne l'éveille pas; laisse-le dormir; « comment cet enfant pourrait-il se rappeler cet adieu? » Et il l'embrassa dans son berceau. Mais Annie coupa sur le front de son enfant une petite boucle de cheveux et la donna à Enoch; il la garda toute sa vie. Ensuite, il prit à la hâte son bagage, fit un salut d'adieu de la main et partit.

Quand arriva le jour qu'Enoch avait indiqué, elle em-

prunta une lunette, mais, vains efforts ! Peut-être ne sût-elle pas mettre la lunette au point convenable pour son œil ; peut-être ses yeux étaient-ils humides et sa main tremblante. Elle ne le vit pas ; et pendant qu'il se tenait là sur le pont, faisant ses signes d'adieu, le moment et le navire s'enfuyaient.

Elle le suivit du regard jusqu'à ce que la dernière voile disparût à l'horizon, puis elle s'en alla et pleura sur son mari. Alors, tout en pleurant Enoch absent comme s'il était mort, elle n'en conforma pas moins sa triste volonté à la sienne. Mais elle ne prospéra pas dans ses affaires, n'ayant pas été élevée pour le commerce. Ne pouvant remplacer par la finesse son manque d'expérience, ne pouvant ni mentir ni demander trop, elle prenait moins se demandant toujours : « Que dirait Enoch ? » Car plus d'une fois, dans les jours de gêne et de détresse, elle avait vendu ses denrées pour moins d'argent qu'elle n'en avait déboursé en les achetant ; elle fit de mauvaises affaires et s'attrista quand elle s'en aperçut : et alors, toujours attendant des nouvelles qui ne venaient pas, elle gagna pour elle à peine de quoi se soutenir et vécut d'une vie silencieuse et mélancolique.

Et maintenant, le troisième enfant, celui qui était né malade, devint plus malade encore, bien que sa mère le soignât avec toute sa tendresse maternelle ; mais, soit que ses occupations l'obligeassent souvent à le quitter, soit que l'enfant manquât de ce qui lui était le plus nécessaire, soit qu'elle n'eût pas le moyen de payer la voix qui aurait pu le mieux dire ce dont il avait surtout besoin, quelle qu'en fût la cause, après avoir languì quelque temps, avant qu'elle le sût, comme un oiseau qui s'échappe soudain de sa cage, l'innocente petite âme s'envola.

Dans cette même semaine où Annie l'enterra, le cœur de Philippe, qui désirait ardemment son bonheur (depuis

qu'Enoch était parti, il ne l'avait pas regardée) se troubla à la pensée d'être resté si longtemps éloigné. « Assurément » dit Philippe « je puis la voir maintenant, je puis « lui procurer quelque consolation. » Il vint donc, traversa la chambre solitaire qui était sur le devant, s'arrêta pendant un instant à une porte intérieure, frappa trois fois, et, comme personne n'ouvrait, il entra. Mais Annie, plongée dans sa douleur, à peine revenue de l'enterrement de son enfant, ne tenait à voir aucune figure humaine, mais tournait la sienne contre la muraille et pleurait. Alors Philippe debout, dit d'une voix tremblante : « Annie, je viens vous « demander un grâce. »

Il avait parlé ; l'émotion farouche qu'elle avait mis dans sa réponse plaintive : « Une grâce de quelqu'un d'aussi « triste et d'aussi abandonné que moi » le déconcerta à moitié. Cependant, sans y être invité, et malgré sa timidité en lutte avec sa tendresse, il s'assit auprès d'elle et lui dit :

« Je viens vous parler de ce qu'il souhaitait, lui, Enoch, « votre mari. J'ai toujours dit que vous aviez choisi le « meilleur de nous deux — un homme fort ; car là où il « mettait son cœur, là aussi il mettait son bras pour « accomplir ce qu'il voulait et persistait jusqu'à la fin. Et « pourquoi a-t-il entrepris ce pénible voyage et vous a-t-il « laissée seule ? Ce n'était pas pour voir le monde — « Etait-ce pour son plaisir ? Certes, non ! C'était pour « gagner de quoi donner à ses enfants une meilleure éducation que la sienne et la vôtre. C'était-là son désir. Et « s'il revient, il s'affligera de voir qu'on a perdu les heures « précieuses de l'enfance. Il en serait tourmenté jusque « dans sa tombe, s'il apprenait que ses enfants courent « sauvages sur la lande comme de jeunes poulains. Aussi, « maintenant, Annie, — ne nous sommes-nous pas connus « toute notre vie ? — Je vous supplie, au nom de l'amour « que vous portez à votre mari et à vos enfants, de ne pas

« répondre non. Du reste — si vous y tenez — quand
« Enoch reviendra, il me remboursera alors, — si vous y
« tenez, Annie — car je suis riche et peux bien faire.
« Laissez-moi donc mettre à l'école le garçon et la fille ;
« telle est la grâce que je suis venu vous demander. »

Alors Annie, la tête tournée contre la muraille répondit :
« Je ne peux pas vous regarder en face, tant je dois vous
« paraître affolée et brisée. Quand vous êtes entré, la dou-
« leur m'accablait, et à présent, je me sens accablée par
« votre générosité. Mais Enoch est vivant ; je le sens. Il
« vous remboursera ; l'argent peut être remboursé, mais
« non une générosité comme la vôtre. »

Et Philippe reprit : « Ainsi, vous voulez bien me laisser
« faire, Annie ? »

Se retournant alors, elle se leva, fixa sur lui ses yeux
noyés dans les larmes et contempla un instant son honnête
visage ; ensuite appelant sur son front la clémence divine,
elle s'empara de sa main, la serra passionnément, puis s'en
alla dans le petit jardin, derrière la maison. Quant à lui, il
sortit, le cœur exalté.

Alors Philippe mit le garçon et la fille à l'école, leur
acheta les livres nécessaires, et, comme quelqu'un qui
accomplit ses devoirs envers les siens, se consacra exclusi-
vement à eux. Par amour pour Annie, aussi, craignant le
bavardage des oisifs du port, il refusait souvent à son cœur
son plus cher désir, et franchissait rarement le seuil de sa
maison. Pourtant, il lui envoyait des présents par les enfants,
des légumes, des fruits, les premières et les dernières roses
de son jardin, ou bien des lapins de la dune, et de temps
en temps, sous prétexte que la mouture était plus fine qu'à
l'ordinaire, pour dissimuler l'humiliation d'une aumône, de
la farine de son grand moulin qui ronflait sur la lande.

Mais Philippe ne sondait pas le cœur d'Annie. Quand il
venait la voir, c'est à peine si la pauvre femme, par suite

de son émotion et de son infinie gratitude, pouvait trouver quelques paroles interrompues pour le remercier. Philippe était tout pour ses enfants. Des coins les plus éloignés de la rue, ils couraient avec joie au-devant de son joyeux bonjour ; ils étaient les maîtres de sa maison et de son moulin ; ils fatiguaient son oreille complaisante de leurs espiègleries et de leurs jeux, se suspendaient à lui, jouaient avec lui et l'appelaient papa Philippe. Philippe gagnait ce qu'Enoch perdait ; car Enoch ne leur apparaissait plus que comme une vision incertaine, ou un rêve, comme une figure aperçue vaguement aux premiers rayons de l'aube, bien loin, à l'extrémité d'une avenue, et allant on ne sait où. Et ainsi, dix années, depuis qu'Enoch avait quitté son foyer et sa terre natale s'étaient envolées, et on n'avait reçu de lui aucune nouvelle.

Or, il advint qu'un soir les enfants d'Annie désiraient aller avec d'autres chercher des noisettes au bois et Annie voulait les accompagner ; alors, ils réclamèrent aussi papa Philippe (comme ils l'appelaient). Semblable à l'abeille travailleuse au milieu de la poussière des fleurs, ils le trouvèrent tout blanc de farine dans son moulin et lui dirent : « Viens avec nous, papa Philippe. » Il refusa. Mais quand les enfants le tiraillèrent pour l'emmener, il se mit à rire et céda volontiers à leurs désirs, car Annie, n'était-elle pas avec eux ? Et ils partirent.

Mais après avoir gravi la moitié de la pénible dune, juste à l'endroit où la lisière inclinée du bois commence à descendre lentement vers le ravin, Annie se sentit faiblir et poussant un soupir : « Laissez-moi me reposer, » dit-elle, et Philippe bien heureux, resta avec elle. Pendant ce temps là, les plus jeunes, s'échappant de leurs aînés avec des cris de joie, s'enfonçaient tumultueusement à travers les coudriers grisâtres, jusqu'au fond, se dispersaient, pliant ou cassant les branches flexibles ou rebelles pour leur arracher leurs

grappes jaunâtres, criant, s'appelant les uns les autres, d'un bout du bois à l'autre.

Cependant, Philippe assis auprès d'elle, oubliait sa présence et se souvenait d'une heure de tristesse passée là dans ce bois, lorsque, comme un animal blessé, il s'était glissé dans l'ombre. A la fin, relevant son front honnête, il dit : « Ecoutez, Annie, comme ils sont joyeux, là-bas, dans « ce bois. » « Etes-vous fatiguée? » ajouta-t-il, car elle ne répondait pas. « Etes-vous fatiguée? » Mais Annie avait laissé retomber son front dans ses mains. Alors, comme avec une sorte d'amertume concentrée en lui, « le vaisseau « a péri, » dit-il, « le vaisseau a péri ; n'en parlons plus ! « Pourquoi donc vous tuer et les rendre orphelins tout à « fait? » Et Annie répondit : « Je ne songeais pas à cela, « mais (je ne sais pourquoi) leurs cris me font tant sentir « mon isolement ! »

Alors Philippe se rapprochant un peu, lui dit : « Annie, « j'ai quelque chose sur le cœur, quelque chose qui y est « depuis si longtemps que, sans savoir quand cela m'est « venu pour la première fois, je sais bien qu'il faut le dire « enfin. O ! Annie, il n'y a plus aucun espoir, aucune « chance, que celui qui vous a quittée, il y a dix longues « années, soit encore vivant. Eh ! bien, laissez-moi vous le « dire ; je souffre de vous voir pauvre et sans secours ; je « ne peux pas vous aider comme je le souhaiterais, à moins « que... On dit que les femmes devinent si facilement — « Peut-être savez-vous ce que je voudrais vous faire sa- « voir, — je voudrais vous avoir pour femme. Je voudrais « bien être le père de vos enfants ; je crois bien qu'ils « m'aiment comme un père et je suis sûr que je les aime « comme s'ils étaient à moi. Si vous étiez réellement ma « femme, je suis persuadé qu'après toutes ces années de « tristesse et d'incertitude, nous pourrions encore être aussi « heureux que Dieu le permet à toutes ses Créatures. Son-

« gez à cela. Je suis riche ; je n'ai ni famille, ni soucis, ni
« fardeau, sauf mes soucis pour vous et les vôtres ; et nous
« nous sommes connus toute notre vie, et je vous aime de-
« puis plus longtemps que vous ne le pensez. »

Alors Annie répondit ; elle parla avec un accent de tendresse. « Vous avez été comme le bon ange de Dieu dans
« notre maison ; que Dieu vous bénisse pour cela ! que Dieu
« vous en récompense, Philippe, en vous donnant quelque
« chose de meilleur que moi. Peut-on aimer deux fois ?
« Pourrez-vous jamais être aimé autant que le fut Enoch ?
« Qu'est-ce que vous demandez ? » « Je me contenterai »
répliqua-t-il « d'être un peu aimé après Enoch. » « Oh ! »
s'écria-t-elle, comme effrayée, « cher Philippe, attendez
« quelque temps ; si Enoch revenait — mais Enoch ne
« reviendra pas. — Cependant, attendez un an ; un an, ce
« n'est pas si long ; dans un an, je serai certainement plus
« clairvoyante ; oh ! attendez un peu ! » Philippe répondit
avec tristesse : « Annie, comme j'ai attendu toute ma vie,
« je puis bien attendre encore un peu. » « Non » s'écria-t-
« elle, je suis liée ; vous avez ma promesse ; dans un an.
« Ne voulez-vous pas attendre une année, comme je l'at-
« tends ? » et Philippe répondit : « J'attendrai un an. »

Tous les deux restèrent silencieux, jusqu'à ce que Philippe, levant les yeux, vit la clarté mourante du jour, à son déclin, disparaître au-dessus du tumulus danois, et, craignant pour Annie la fraîcheur et la nuit, il se leva et lança sa grosse voix, au-dessous de lui, à travers le bois. Les enfants accoururent, chargés de leur butin ; tous, ensuite, descendirent vers le port, et là, à la porte d'Annie, il s'arrêta, lui donna la main et lui dit avec douceur : « Annie,
« quand je vous ai parlé, vous étiez dans une heure de
« faiblesse ; j'ai eu tort ; je suis toujours lié à vous, mais
« vous, vous êtes libre. » Mais Annie, toute en pleurs, répondit : « Je suis aussi liée. »

Elle avait dit. Et pendant qu'elle s'occupait de son ménage, qu'elle réfléchissait à ces dernières paroles de Philippe, « qu'il l'aimait depuis plus de temps qu'elle ne le croyait, » cet automne, rapide comme un instant, s'envola vers un autre automne. Alors Philippe se présenta de nouveau devant elle, réclamant sa promesse. « Y a-t-il déjà « une année? » demanda-t-elle. « Oui, » répondit-il, « si « les noisettes sont mûres encore; venez voir. » Mais elle, elle l'ajourna encore... tant de choses à examiner... un tel changement... un mois... lui donner un mois... elle savait bien qu'elle était liée... un mois... pas plus. Alors Philippe, le cœur rempli de ce désir éternel de son cœur, et la voix tremblotante comme la main d'un homme ivre, répondit : « Prenez votre temps, Annie, prenez votre temps. » Et Annie aurait presque pleuré de pitié pour lui. Cependant elle le remit de jour en jour, à l'aide de prétextes à peine acceptables, mettant à l'épreuve sa fidélité et sa patience, jusqu'à ce que une demi-année se fut encore écoulée.

Cependant, les mauvaises langues et les oisifs du port, irrités de voir leur attente déçue, commençaient à s'échauffer comme en présence d'une injure personnelle. Quelques-uns croyaient que Philippe se jouait d'elle; d'autres, qu'elle ne l'éloignait que pour mieux l'attirer; d'autres encore se moquaient d'elle et de Philippe, comme étant de pauvres êtres qui ne connaissaient pas leurs propres sentiments. Un autre enfin, en qui toutes les mauvaises suppositions, accolées les unes aux autres comme des œufs de serpent, faisait allusion, en riant, à quelque chose de pire pour chacun d'eux. Le fils d'Annie gardait le silence, bien que son regard exprimât son désir; mais sa fille la pressait sans cesse d'épouser l'homme qui leur était si cher à tous et qui arracherait la maison à la pauvreté; et la figure vermeille de Philippe se contractait et devenait soucieuse et pâle; et

toutes ces choses tombaient sur elle aussi douloureuses que des reproches.

Enfin, une nuit, il arriva qu'Annie ne pouvant s'endormir, demandait dans une prière fervente un signe : « Mon Enoch, est-il mort ? » Entourée du sombre voile de la nuit et ne pouvant plus supporter l'angoisse de son cœur toujours dans l'attente, elle sauta de son lit, alluma un flambeau ; puis saisissant avec frémissement le livre saint, soudain elle l'ouvrit tout grand pour y trouver le signe et soudain posa son doigt sur le texte : « Sous un palmier. » Cela ne lui disait rien, et n'avait aucun sens. Elle ferma le livre et s'endormit. Mais tout à coup, elle vit son Enoch, assis sur une hauteur, sous un palmier, et le soleil au-dessus de lui « Il est mort » pensa-t-elle, « il est heureux, il chante « Hosanna au plus haut des cieux ; là-bas luit le soleil de « la justice et voilà les palmes que le peuple heureux jetait « en criant : Hosanna au plus haut des cieux ! » Alors elle s'éveilla, décidée, envoya chercher Philippe et lui dit impétueusement : « Il n'y a plus de raison pour ne pas nous « marier. » — « Pour l'amour de Dieu, » répondit-il « pour notre bonheur à tous deux, puisque vous voulez « bien m'épouser, que ce soit immédiatement. »

En effet, ils furent mariés et gaiement sonnèrent les cloches, gaiement sonnèrent les cloches et ils furent mariés ; mais le cœur d'Annie ne battait pas gaiement. Un bruit de pas semblait suivre son chemin et elle ne savait d'où il venait ; un murmure semblait soupirer à son oreille, et elle ne savait pas ce que c'était ; elle n'aimait pas à rester seule à la maison ni à se hasarder seule au dehors. Qu'avait-elle donc que souvent, avant de rentrer, sa main s'attardait sur le loquet de la porte, et qu'elle avait peur d'entrer. Philippe croyait le savoir ; ces doutes, ces terreurs étaient la conséquence de son état ; elle allait être mère. Mais quand l'enfant fût né, ce nouvel enfant fût comme un renouvellement d'elle-

même et sa nouvelle maternité s'empara de son cœur, Alors son bon Philippe fut tout pour elle et ses mystérieuses appréhensions s'évanouirent complètement.

Et où donc était Enoch ! Le navire — Bonne Fortune — avait fait une heureuse traversée, bien qu'à son départ, le golfe de Biscaye, le poussant rudement vers l'Est, l'eût balotté et presque englouti. Cependant, sans avaries, il cingla à travers l'équateur, puis, après un long roulis aux environs du Cap et de fréquentes alternatives de beau et de mauvais temps, retraversant la ligne, le souffle du ciel lui arriva sans interruption et le conduisit doucement vers les îles d'or jusqu'à ce qu'il fut en paix dans son port d'Orient.

Là, Enoch trafiqua pour lui-même et acheta de curieuses figurines pour les marchés de cette époque et même un dragon doré pour ses enfants.

Le voyage de retour fut moins heureux ; au début, il est vrai, le navire glissait, jour par jour, sur des mers propices, à peine balancé, et la figure de l'avant, avec son large buste, contemplait les ondulations de la mer qui fuyait en légère écume sous sa proue. Ensuite survinrent des calmes, puis des vents variables, puis des bourrasques en grand nombre et enfin une tempête telle qu'elle le poussa sous des cieux sans lune, lorsque, tout à coup, retentit le cri : — les brisants — et se produisit le craquement fatal et la perte de tout l'équipage, sauf d'Enoch et de deux autres. Pendant le reste de la nuit, les trois malheureux, soutenus par des épaves flottantes et des mâts brisés, voguèrent au gré des vents et vinrent échouer, au matin, sur une île fertile, mais la plus solitaire d'un océan solitaire.

Là, rien ne manquait aux besoins de la vie : des fruits savoureux, des noix énormes et des racines nourrissantes ; et, n'eût été la pitié, il n'était pas difficile de s'emparer des animaux, sans défense, plus apprivoisés que sauvages. Là.

dans une gorge de montagne, ouverte du côté de la mer, ils construisirent et recouvrirent de feuilles de palmier, une cabane, moitié cabane, moitié grotte naturelle. Et ainsi tous les trois, fixés dans cet Eden rempli de tous les biens, ils vécurent avec un été éternel, l'âme attristée.

En effet, l'un d'eux, le plus jeune, presque un enfant, meurtri dans cette nuit de soudain désastre et de naufrage, languit dans une agonie de trois ans. Ils ne pouvaient pas l'abandonner. Quand il fut mort, les deux qui restaient trouvèrent un tronc d'arbre renversé, et le camarade d'Enoch, sans souci pour lui-même, creusant ce tronc à l'aide du feu, à la façon des Indiens, tomba frappé d'insolation, et ainsi Enoch resta seul. Dans ces deux morts, il devina un avertissement de Dieu. — Attends.

La montagne boisée jusqu'à son sommet, les pelouses et les vertes clairières qui s'élevaient comme des chemins vers le Ciel, la couronne de palmes retombantes du cocotier à la tige élancée, le vol éclatant de l'insecte et de l'oiseau, l'éclat des longs convolvulus enlacés aux énormes troncs et se déroulant jusqu'à l'extrémité de l'île, le rayonnement et la splendeur de l'immense ceinture du monde, voilà tout ce qu'il voyait. Mais ce qu'il aurait tant voulu voir, la douce figure humaine, il ne le pouvait pas; il ne pouvait pas non plus entendre une douce voix. Mais il entendait les cris des myriades d'oiseaux de mer tournoyant au-dessus de lui, la vague, longue d'une lieue, tonnant sur le banc de rochers, le murmure frémissant des grands arbres dont les branches et les fleurs se perdaient dans le ciel, le bruit du petit ruisseau descendant impétueusement vers la mer; voilà ce qu'il entendait lorsqu'il errait sur le rivage, ou qu'il s'asseyait, tout un jour, dans la gorge ouverte sur l'océan, attendant une voile. Et, de jour en jour, pas une voile; mais, chaque jour, l'aurore éclatait en flèches empourprées au milieu des palmiers, des fougères et des précipices; la lumière enflam-

mée sur les eaux à l'Orient; la lumière enflammée sur son île, au-dessus de sa tête; la lumière enflammée sur les eaux à l'Occident, puis de grosses étoiles qui montraient leurs globes dans le ciel, les mugissements caverneux de l'océan, puis, de nouveau, les flèches empourprées de l'aurore — mais pas de voile.

Là, souvent, tandis qu'il veillait, ou semblait veiller, tant il se tenait immobile, le lézard doré se posait sur lui; un fantôme composé de plusieurs fantômes s'agitait devant lui et le poursuivait; ou bien, lui-même s'avancait, poursuivant par la pensée des personnes, des choses et des endroits qu'il avait connus loin là-bas, dans une île plus sombre, au-delà de l'équateur; les enfants, leur babil, les allées feuillues, l'if, taillé en queue de paon, et le manoir solitaire, le cheval qu'il avait conduit, le bateau qu'il avait vendu, les matinées glaciales de novembre, les dunes imprégnées de rosée, la douce ondée, la senteur des feuilles mortes, et le gémissement sourd des vagues aux teintes de plomb.

Une fois aussi, il crut entendre dans le bourdonnement de ses oreilles, bien que faiblement, mais joyeusement, loin, bien loin, le son des cloches de sa paroisse. Alors, sans savoir pourquoi, il se leva tout frémissant, et lorsque la splendide et odieuse île lui revint à l'esprit, si son pauvre cœur ne s'était pas entretenu avec Celui qui, étant partout, ne laisse aucun de ceux qui l'invoquent, dans l'abandon, il serait certainement mort de son isolement.

Ainsi, sur la tête d'Enoch prématurément blanchie, les saisons ensoleillées et pluvieuses passaient et revenaient d'année en année. L'espoir de revoir les siens, et de fouler la terre sacrée des vieux champs familiers n'avait pas encore péri en lui, lorsque son arrêt d'exil prit subitement fin. Un autre navire, qui manquait d'eau, et qui, comme la Bonne Fortune, avait été détourné de sa route par des vents contraires, aborda près de cette île, sans savoir en quel lieu

il était. En effet, le second du navire avait aperçu, au lever de l'aurore, à travers une éclaircie, sur l'île enveloppée de brume, un ruisseau silencieux descendant des collines. On envoya des hommes qui, en arrivant à terre, s'élancèrent à la recherche d'un cours d'eau ou d'une fontaine et remplirent le rivage de leurs clameurs. Descendant de la gorge de la montagne, s'avança alors le solitaire à la longue chevelure et à la longue barbe ; il avait le teint brun, l'air à peine humain, était étrangement vêtu, murmurait et marmotait, pareil à un idiot, dans une rage de sons inarticulés, et faisait des signes qu'ils ne comprenaient pas. Cependant il les conduisit à l'endroit où coulait le ruisseau d'eau douce, et alors, pendant qu'il se mêlait à leur troupe et qu'il les entendait parler, sa langue si longtemps captive, fut déliée et il parvint à se faire comprendre. Lorsque leurs tonneaux furent remplis, ils le prirent à bord, et là, le récit qu'il leur fit, en phrases brisées, à peine croyable d'abord, mais qu'ils crurent à la fin, frappa de stupeur et attendrit ceux qui l'écoutaient. On lui donna des vêtements et libre passage pour retourner dans son pays ; mais souvent il travaillait avec l'équipage pour échapper aux effets de son isolement. Aucun des matelots ne venait de son comté, et ne pouvait lui répondre, quand il les interrogeait, sur ce qu'il désirait savoir. Et la traversée fut pénible par suite de longs retards ; le navire était à peine capable de tenir la mer. Mais toujours la pensée d'Enoch devançait les lenteurs de la brise qui le ramenait. Enfin, sous une lune couverte de nuages, semblable à un amant transi, il sentit s'infiltrer dans tout son sang la brise matinale des prairies humides de l'Angleterre, qui lui arrivait par-dessus la muraille spectrale de ses falaises. Et ce même matin, officiers et matelots s'imposèrent une charitable cotisation, et prenant pitié du pauvre abandonné, la lui remirent ; puis, se rapprochant de la côte, ils le débarquèrent dans ce port même d'où naguère il était parti.

Là, Enoch ne dit rien à personne, mais dirigea ses pas vers sa demeure, sa maison. quelle maison ? avait-il encore une maison ? La journée était belle, ensoleillée, mais froide ; une brume venant de la mer s'étendait et dans les anfractuosités de la falaise et là où la rade s'ouvrait sur les flots, et donnait à tous les objets une teinte grise. Elle coupait en deux la grande route qui se déroulait devant lui et ne laissait à droite et à gauche qu'une étroite bande de bois, de terres labourées ou de pâturages flétris. Sur un arbre presque dénudé, le rouge-gorge chantait tristement, et à travers le brouillard ruisselant, les feuilles mortes, accablées sous le poids d'une pesanteur mortelle, tombaient sur le sol. Plus la brume s'épaississait, plus l'obscurité augmentait. A la fin, il lui sembla qu'une vive clarté, noyée dans le brouillard, brillait devant lui, et il arriva au village.

Alors, se glissant lentement dans la longue rue, le cœur rempli de douloureux pressentiments, les regards fixés sur le sol, il atteignit la maisonnette où Annie avait vécu, l'avait aimé et où étaient nés ses enfants, pendant ces sept années de bonheur, depuis longtemps écoulées ; mais n'y apercevant ni lumière ni mouvement, rien qu'une affiche de vente qui brillait à travers la brume, il redescendit la rue se disant à lui-même : « Elle est morte, ou morte pour moi. »

Il revint au port, vers l'étroit embarcadère, cherchant une taverne qu'il avait connue autrefois, avec une vieille façade aux poutres entrecroisées, aux nombreux états, si vermoulue, si ruinée, si vieille qu'elle devait avoir disparu, pensait-il. Mais le tavernier seul était mort, et sa veuve, Miriam Lane, malgré la décroissance journalière de ses profits, tenait toujours cette taverne, jadis rendez-vous des bruyants marins, mais à présent plus tranquille, ayant encore un lit pour les voyageurs. C'est là qu'Enoch demeura silencieux pendant plusieurs jours.

Mais Miriam Lane était bonne et aimait à causer ; elle ne le laissait pas en paix , mais troublant souvent sa solitude, car elle ne le reconnaissait pas, tant Enoch était hâlé, courbé, brisé, elle lui raconta, avec les autres annales du port, toute l'histoire de sa maison : la mort de son dernier-né, la pauvreté croissante d'Annie, comment Philippe avait mis les enfants à l'école, et les y avait entretenus, la longue cour qu'il avait faite, le tardif consentement d'Annie, son mariage et la naissance de l'enfant de Philippe. Pas une ombre, pas un mouvement ne passa sur le visage d'Enoch ; on aurait cru, en le regardant, qu'il était moins ému de cette histoire que celle qui la lui racontait. Seulement, quand elle termina en disant : « Enoch, le pauvre homme, a fait naufrage, » et est perdu » il répéta, à voix basse, en secouant tristement sa tête grise : « a fait naufrage et est « perdu » puis d'une voix plus sourde et plus profonde : « perdu. »

Cependant Enoch désirait vivement revoir son visage : « Si je pouvais encore jeter les yeux sur son doux visage « et savoir qu'elle est heureuse. » Cette pensée le poursuivait et le harassait, et l'entraîna vers la colline, un soir de novembre, à l'heure où la sombre lumière du jour fait place à un crépuscule plus sombre encore. Là, il s'assit, jetant ses regards sur le pays à ses pieds ; là, des milliers de souvenirs, trop tristes pour être rappelés, lui repassaient dans l'esprit. Peu à peu, une fenêtre resplendissant d'une joyeuse lumière, brillant au loin à la partie postérieure de la maison de Philippe l'attira comme la lumière du Phare attire l'oiseau de passage qui s'y abat follement et épuise dans ses efforts le souffle qui lui reste.

En effet, la maison de Philippe, la dernière du côté de la terre, avait sa façade sur la rue ; mais, derrière, fleurissait un petit jardin carré, entouré de murs, avec une petite porte donnant sur la lande. Là, poussait un vieil arbre

vert, un if; autour du jardin courait une allée faite avec des galets; une autre le partageait en deux. Mais Enoch évita l'allée du milieu et se glissa par-dessus le mur jusque derrière l'if, et delà, il vit ce qu'il aurait mieux fait de fuir, si des douleurs comme la sienne pouvaient encore être aggravées ou atténuées.

En effet, des vases et de l'argenterie étincelaient et brillaient sur un buffet luisant, car l'âtre flamboyait gaiement. A droite de la cheminée, il aperçut Philippe, le malheureux prétendant d'autrefois, maintenant robuste et frais, tenant son enfant sur ses genoux. Et au-dessus de son second père, se penchait une fillette, une autre Annie Lee, mais plus élancée, plus grande, avec une magnifique chevelure; et de sa main qu'elle tenait levée pendait un long ruban avec un anneau, pour amuser l'enfant qui étendait ses petits bras potelés, cherchait à l'attraper et toujours le manquait; et on riait. A gauche de la cheminée, il aperçut la mère qui souvent regardait l'enfant, mais qui, de temps en temps, se retournait pour parler avec son fils, grand et vigoureux jeune homme, qui se tenait debout à côté d'elle, et lui disait des choses qui lui plaisaient, car il souriait.

Et quand le mort revenu à la vie aperçut sa femme qui n'était plus sa femme, qu'il vit l'enfant qui était à elle et non à lui, sur les genoux du père, et tout ce bien-être, cette paix, ce bonheur, et ses propres enfants grands et beaux, et lui, cet autre qui régnait à sa place, possesseur de ses droits et de l'amour de ses enfants, alors, bien que Miriam Lane lui eût tout raconté — car les choses qu'on voit produisent plus d'effet que celles qu'on entend — alors il chancela, et trembla, se cramponna à une branche, craignant d'envoyer là-bas un cri perçant et terrible qui, en un moment, comme la trompette du jugement dernier, aurait anéanti tout le bonheur de ce foyer.

Alors, se retirant doucement comme un voleur, craignant

de faire crier les durs galets sous ses pieds, et suivant à tâtons le mur du jardin, de peur de s'évanouir, tomber et être trouvé là, il se glissa jusqu'à la porte, l'ouvrit, la referma derrière lui aussi doucement que la porte d'une chambre de malade, et se retrouva sur la lande.

Et là, il aurait voulu s'agenouiller, mais ses genoux étaient trop faibles ; alors tombant, la face contre terre, il enfonça ses doigts dans le sol humide, et pria.

« C'en est trop pour moi ! Pourquoi m'ont-ils ramené de
« là-bas ? O Dieu tout puissant, Sauveur béni, toi qui m'as
« soutenu dans mon île solitaire, soutiens-moi quelque
« temps encore dans mon isolement. Aide-moi, donne-
« moi la force de ne rien lui dire, de ne jamais rien lui
« révéler. Assiste-moi pour que je ne trouble pas son bon-
« heur. Et mes enfants ! Ne dois-je jamais leur parler ? Ils
« ne me connaissent pas. Je me trahirais. Jamais ; plus de
« baisers paternels pour moi ; et pourtant, ma fille, si sem-
« blable à sa mère, et le jeune homme, mon fils. »

En ce moment, ses paroles, ses pensées, sa nature faiblirent un peu et il resta étendu comme mort ; mais lorsqu'il se releva et reprit le chemin de sa demeure solitaire, en descendant la longue et étroite rue, il rebattait sans cesse les mêmes mots dans son cerveau épuisé, répétant comme un refrain de chanson : « Ne rien lui dire, ne jamais rien
« lui révéler. »

Il n'était pas tout à fait malheureux. Sa résolution le soutenait ; sa foi solide et une constante prière jaillissant d'une source vive en dedans de lui et pénétrant dans les amertumes du monde comme les sources d'eau douce dans les flots de l'océan, faisaient de lui une âme vivante. « Cette
« femme du meunier, dont vous m'avez parlé » dit-il à Miriam « ne craint-elle pas que son premier mari vive en-
« core ? » « Ah ! oui, la pauvre âme, » dit Miriam « elle
« en a assez peur ! Si vous pouviez lui dire que vous l'avez

« vu mort, vraiment, ce serait pour elle un soulagement. » Et il se dit en lui-même : Quand le Seigneur m'aura rap-
« pelé, elle le saura; j'attends son heure. » Et Enoch, méprisant les aumônes, se mit à travailler pour vivre. Il s'entendait parfaitement à presque toute espèce de choses. Il était tonnelier et charpentier; il se mit à faire des filets pour les pêcheurs; ou bien il aidait à charger et à décharger les grandes barques qu'amenait le commerce restreint de cette époque. Ainsi il gagnait sa pauvre vie. Mais depuis qu'il ne travaillait plus que pour lui-même, travail sans aucun espoir, il n'y avait plus là l'élément vital capable de faire vivre l'homme. Et lorsque, l'année écoulée, revint l'anniversaire du jour où Enoch était rentré, une maladie de langueur s'empara de lui, maladie douce qui l'affaiblit graduellement, et l'obligea à cesser tout ouvrage, puis à garder sa chambre, puis sa chaise, puis enfin son lit. Enoch supporta avec joie son dépérissement. Bien sûr, le naufragé, jeté à la côte, ne voit pas avec plus de joie, à travers les bords grisâtres de la brume qui s'élève, l'approche du bateau qui lui apporte un espoir de salut, pour sauver une vie dont il désespérait, que n'en éprouvait Enoch à voir venir la mort qui mettait fin à tout.

Car à travers cette aurore de la mort, brillait une espérance plus douce pour Enoch; il se disait : « Quand je ne serai plus, alors elle pourra apprendre que je l'ai aimée jusqu'au dernier moment. » Il appela à haute voix Miriam et lui dit : « Femme, j'ai un secret, mais jurez, avant que je vous le dévoile, jurez sur le Livre saint de ne pas le « révéler avant que je sois mort. » « Mort ! » s'écria la bonne femme « écoutez-le parler ! je vous garantis, moi « brave, que nous vous tirerons d'affaire. » « Jurez » reprit Enoch, d'un ton sévère, « jurez sur le Livre saint. » Et Miriam, à demi effrayée, jura sur le Livre saint. Alors, Enoch fixant sur elle ses yeux gris : « Avez-vous connu

Enoch Arden de ce village? — dit-il. » « Si je l'ai connu? » répliqua-t-elle, « oui, je l'ai connu, il y bien longtemps. » Oui, oui, je me le rappelle, comme il descendait « la rue; il portait la tête haute et ne s'inquiétait de per-
« sonne, celui-là. » Lentement et tristement Enoch reprit :
« A présent, il a la tête basse, et personne ne s'occupe de
« lui. Je crois que je n'ai pas plus de trois jours à vivre. Je
« suis Enoch. » A ces mots, Miriam poussa un cri mêlé
d'étonnement et d'incrédulité : « Vous, Arden ! Vous !
« Non ; il avait certainement un pied de plus que vous. »
Enoch reprit de nouveau : « Dieu m'a courbé tel que je
« suis ; mes chagrins et ma solitude m'ont brisé ; pourtant,
« sachez que je suis celui qui a épousé — mais ce nom a
« changé deux fois — celui qui a épousé celle qui a pris
« Philippe Ray pour mari. Asseyez-vous et écoutez. » Il
lui raconta alors sa traversée, son naufrage, sa vie solitaire,
son retour, comment il avait aperçu Annie, la résolution
qu'il avait prise et comment il l'avait tenue. Et pendant
qu'elle l'écoutait, Miriam, sur le visage de laquelle coulait
un torrent de douces larmes, projetait dans son cœur de
s'en aller au plus vite aux environs du petit port, pour an-
noncer le retour d'Enoch et ses malheurs. Mais frappée
d'une crainte respectueuse et liée par sa promesse, elle
s'arrêta, en disant seulement : « Oh ! voyez au moins vos
enfants, avant de mourir ! laissez-moi aller les chercher,
Arden. » Et elle se leva, pressée de les lui amener, car
Enoch, s'était arrêté, un instant ému par ses paroles ; mais
enfin, il reprit :

« Femme, ne me troublez pas à ma dernière heure, mais
« laissez-moi accomplir ma résolution avant de mourir. As-
« seyez-vous ; écoutez et comprenez pendant que j'ai encore
« la force de parler. Je vous charge d'abord, quand vous la
« verrez, de lui dire que je suis mort en la bénissant, en
« priant pour elle, en l'aimant, et malgré la barrière mise

« entre nous, l'aimant comme au jour où sa tête reposait
« auprès de la mienne. Dites à ma fille Annie, que j'ai vue
« si semblable à sa mère, que mon dernier souffle a été
« pour la bénir et prier pour elle. Et dites à mon fils que
« je suis mort en le bénissant. Dites enfin à Philippe que je
« l'ai béni aussi; il ne nous a jamais voulu que du bien. Si
« mes enfants, qui m'ont à peine connu vivant, veulent me
« voir mort, laissez-les venir, je suis leur père. Mais elle,
« il ne faut pas qu'elle vienne, car ma figure de trépassé
« assombrirait le reste de sa vie. Et maintenant, il n'en est
« plus qu'un de mon sang qui m'embrassera dans l'autre
« monde. Voici ses cheveux; elle-même les coupa et me les
« remit; je les ai portés avec moi pendant toutes ces années
« et je voulais les emporter avec moi dans la tombe. Mais
« aujourd'hui, j'ai changé d'avis, car je vais le voir, mon
« enfant, dans le bonheur. Aussi, quand je serai mort, pre-
« nez-les, remettez-les lui; ce sera peut-être une consola-
« tion pour elle: ce lui sera d'ailleurs la preuve que je suis
« bien Enoch. »

Il se tût, et Miriam Lane promit tout ce qu'il demandait, en un langage si verbeux qu'il tourna de nouveau ses yeux vers elle, répéta de nouveau ses vœux, et une fois encore, elle promit.

Or, la troisième nuit après cet entretien, pendant qu'Enoch, pâle et immobile sommeillait et que Miriam le veillait, et de temps en temps s'assoupissait, il vint une telle clameur de la mer que toutes les maisons du port en tremblèrent. Il s'éveilla, se leva et étendit ses bras en l'air, criant à haute voix : « Une voile, une voile, je suis sauvé ! » Puis il retomba en arrière et ne parla plus.

Ainsi s'envola de ce monde cette âme forte et héroïque, et quand on l'enterra, le petit port avait rarement vu d'aussi somptueuses funérailles.

Beauvais, imp. A. SCHMUTZ, 27, rue Saint-Pauléon.
